

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Sylvie Desrosiers, entre Greenfield Park et Iqaluit

Sophie Marsolais

Volume 32, Number 1, Spring–Summer 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1522ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Marsolais, S. (2009). Sylvie Desrosiers, entre Greenfield Park et Iqaluit. *Lurelu*, 32(1), 7–8.



Sylvie Desrosiers lors de la remise du Prix du Gouverneur général à l'automne 2008.

(photo : Thomas Desrosiers)

Gracieuse funambule, Sylvie Desrosiers avance sans vaciller sur le mince fil qui sépare la comédie et le drame. La talentueuse écrivaine, auteure de trente-cinq romans dont les populaires séries jeunesse «Thomas» et «Notdog», touche aux deux genres avec autant de succès, parfois dans un même récit. Elle y parvient avec une sensibilité et un raffinement inégalés dans son dernier roman pour adolescents, *Les trois lieues*, publié à La courte échelle, pour lequel elle a gagné en 2008 le Prix du Gouverneur général du Canada. Nous l'avons rencontrée chez elle, dans sa chaleureuse maison de l'arrondissement de Greenfield Park, à Longueuil, afin qu'elle nous en apprenne davantage sur sa dernière création et qu'elle revisite pour nous son parcours professionnel.

Sylvie Desrosiers affiche une cinquantaine resplendissante. Elle nous invite à entrer dans la maison où elle habite avec son fils de quinze ans, Thomas. Au quotidien, l'auteure travaille à l'étage, sur un ordinateur portable installé sur un petit bureau. Deux belles fenêtres éclairent la pièce remplie de livres et de piles de feuilles. Tous les matins, après la marche quotidienne de Freddy, le berger australien, c'est ici que l'écrivaine invente ses histoires, polit ses phrases, recherchant toujours un style direct, clair et limpide, quel que soit le public pour lequel elle écrit.

Trois lieues dans le nord

La plus récente création de Sylvie Desrosiers, l'intense et bouleversant *Les trois lieues*, est né d'une visite à Iqaluit, la capitale du territoire du Nunavut, effectuée en 2003 dans le cadre d'une participation à une foire du livre organisée par la communauté francophone de l'endroit. L'écrivaine a passé près d'une semaine dans cette localité du Nord, assez longtemps pour se laisser séduire par le caractère extrême de l'endroit.

ENTREVUE

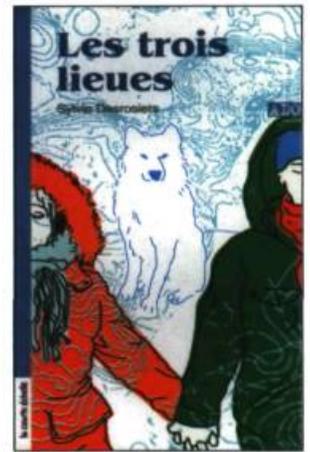
Sylvie Desrosiers, entre Greenfield Park et Iqaluit

Sophie Marsolais

La neige, les roches et l'espace à perte de vue lui ont révélé un potentiel dramatique qu'elle a eu tout de suite envie d'exploiter, dans un récit qu'elle imaginait déjà comme une quête. Sur place, elle a donc amassé la documentation nécessaire et fait le plein d'images dans sa tête. Il aura fallu quelques années – et quatre subventions – pour qu'elle puisse enfin terminer la rédaction du roman, une tâche à laquelle elle a consacré presque une année.

Les trois lieues raconte l'histoire de Thomas, un ado de dix-sept ans allumé et courageux, parti à la recherche de son père alcoolique qui a fui les responsabilités familiales en quittant Montréal pour le Grand Nord. Thomas devra surmonter des épreuves et aller au bout de lui-même pour atteindre son objectif. «Dès le début, je savais que mon personnage principal allait être un Québécois en visite à Iqaluit et non un natif du Nunavut, car je ne peux pas rendre avec justesse une culture que je connais peu», raconte Sylvie Desrosiers. Comme toujours, l'auteure parvient autant à émouvoir qu'à faire rire dans ce récit à trois voix, divisé en douze chapitres, une référence aux douze kilomètres que compte la mesure de trois lieues.

Son héros est l'antithèse des adolescents narcissiques et désabusés souvent présentés dans la littérature et les médias. «J'ai voulu faire du récit une sorte d'hommage aux adolescents en général et aux garçons en particulier. À leur énergie incroyable et à leur enthousiasme», confie l'auteure qui les connaît bien, ayant notamment suivi l'équipe de basketball de son fils pendant deux ans. Dans son roman, elle a donné à Thomas des parents artistes (une mère peintre et un père sculpteur), une «piste inhabituelle» qu'elle a suivie avec bonheur, évoquant la passion des créateurs, leur vocation, mais aussi leur quotidien parfois difficile, tout cela sans les caricaturer.

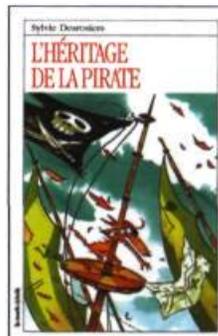
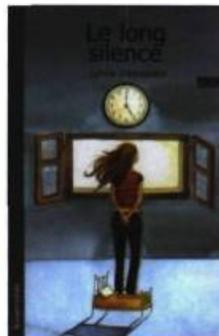
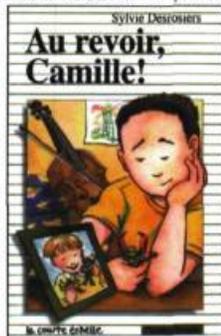


Sorti en juin 2008, à la fin de l'année scolaire, son roman n'avait pas eu beaucoup de temps pour joindre son public, au moment de notre entrevue. Il a toutefois conquis la critique, l'auteure ayant reçu le Prix du Gouverneur général pour cette œuvre «qui lui tenait tant à cœur». La récompense l'a évidemment beaucoup touchée, notamment parce que cent-soixante romans jeunesse étaient en lice pour le prix. «J'ai mis dans cette création tout ce que j'avais comme émotion et comme bagage d'écrivaine. Je suis allée loin vers l'intérieur, notamment en écrivant les chapitres sur la confrontation entre Thomas et son père. Je suis donc bien contente que le récit ait été remarqué du jury», dit-elle. La bourse de 25 000 \$ associée au prix a également été fort appréciée.

Sous la plume d'autres écrivains, un tel sujet aurait pu être exploité différemment, de façon mélodramatique, par exemple. Sylvie Desrosiers, elle, a horreur de ça! «J'aime les gens qui savent garder une distance saine face aux événements», explique-t-elle. L'humour, par contre, elle adore! «C'est dans ma nature! J'aime rire et faire rire.» C'est pour cette raison que, même lorsqu'il vit des situations difficiles, Thomas continue d'avoir des réflexions amusantes, tout en demeurant pertinentes puisqu'elles font imperceptiblement avancer le récit.

Une question de style

Le style efficace privilégié par l'auteure dans toute son œuvre est particulièrement mis en valeur dans ses récits plus dramatiques comme *Les trois lieues*, mais aussi *Le long silence*, un roman pour adolescents sur le suicide pour lequel Sylvie Desrosier a reçu le Prix 12/17 Brive-Montréal, et *Au revoir Camille!*, un miniroman qui traite de la mort d'un enfant malade, récipiendaire du Prix international de la Fondation Espace Enfants. Idem pour deux titres de la série



«Paulette», deux romans pour ados qui décrivent les hauts et les bas de la vie des jeunes. «Écrire compliqué, c'est facile, s'exclame l'écrivaine, qui déteste les longues descriptions. Faire un concours de dictionnaire aussi. Aller à l'essentiel, par contre, c'est exigeant.»

Pour y arriver, Sylvie Desrosiers écrit un premier jet centré sur le contenu, puis elle en travaille le style. Elle lit souvent son texte à voix haute afin de donner à ses phrases le rythme recherché. «Je mijote beaucoup mes histoires avant de les coucher sur papier, alors il n'y a pas énormément de différences entre les versions initiale et finale. Avant de rédiger, je crée également la structure du récit : le début d'abord, puis la fin et enfin le milieu. Je m'impose aussi des balises, comme des limites de temps ou de distances, dans le but de pondre un tout cohérent.» Dans *Le long silence*, par exemple, le récit est divisé en sept courtes périodes de dix minutes que le narrateur passe à soliloquer devant le corps de son amie.

La fin d'un classique

L'écrivaine travaille présentement au dix-huitième et dernier titre de sa populaire série de romans jeunesse «Notdog», qui sortira à La courte échelle plus tard cette année. Après 450 000 romans vendus et un succès qui ne s'est jamais démenti depuis la sortie du premier tome en 1987, elle a choisi de mettre fin aux aventures humoristiques d'un petit groupe d'enfants et de leur chien. Elle aura ainsi davantage de temps à consacrer à un autre héros pour les 9 à 12 ans, Philibert Tanguay, dont les exploits seront illustrés par Rémy Simard. «J'ai l'impression d'avoir fait le tour des personnages de Notdog», explique-t-elle. Fine mouche, elle ajoute qu'elle a fait attention «de ne pas fermer toutes les portes. Le chien ne meurt pas à la fin de sa dernière aventure,

alors tout est encore possible». Une seconde vie à la télé ou au cinéma est également dans le domaine du possible, mais rien n'est signé pour l'instant...

Les romans de la série «Notdog» sont tous illustrés par Daniel Sylvestre. «Notre collaboration est tout à fait réussie! Daniel a vraiment cocréé le chien Notdog avec moi, en lui donnant une image si particulière. Pour m'amuser, je me creuse la tête dans le but de trouver des titres de romans qu'il n'arrivera pas à mettre en images, mais je n'ai jamais réussi à le prendre en défaut», confie-t-elle en riant. En plus des couvertures de livres, Daniel Sylvestre choisit seul les scènes des récits qu'il illustre en noir et blanc, au grand plaisir de l'auteure, qui adore être surprise.

Sur la route

Afin de s'inspirer pour ses créations, de garder contact avec les jeunes, mais aussi pour gagner sa vie, Sylvie Desrosiers participe chaque année à des dizaines de rencontres avec ses lecteurs, des petits du primaire aux ados du secondaire. Elle a été forcée d'interrompre momentanément la cadence il y a cinq ans afin de combattre un cancer du sein, dont elle est heureusement remise aujourd'hui. «Je voyage un peu partout au Canada dans les écoles francophones et les classes d'immersion. Je me suis même rendue à nouveau à Iqaluit l'an dernier pour célébrer la sortie des *Trois lieues*».

L'auteure participe également à de nombreux salons du livre partout au pays. Lorsqu'on l'interroge sur le sujet, elle rend compte de la richesse de l'expérience, tout en remarquant que les auteurs lui semblent être les seuls participants à ne pas être rémunérés pour leur présence. Le travail des écrivains ne lui paraît pas toujours reconnu à sa juste valeur. «On dirait que plusieurs considèrent encore l'écriture comme un passe-temps. Comment l'inspiration peut-

elle grandir en soi si l'on est obligé d'occuper un boulot alimentaire la semaine afin de boucler le budget? Les idées n'arrivent pas sur commande», soutient-elle.

Être bien entouré compte aussi pour beaucoup. Dans son cas, Sylvie Desrosiers peut s'appuyer sur l'équipe de La courte échelle, chez qui elle publie depuis déjà près de vingt ans. «Notre relation a évolué comme celle d'un vieux couple. Tout est stable depuis de nombreuses années», dit-elle. L'écrivaine apprécie la direction artistique offerte par l'éditeur et les commentaires justifiés sur ses créations.

Même si elle est fréquemment appelée à côtoyer ses collègues, Sylvie Desrosiers avoue lire très peu de littérature québécoise pour la jeunesse, avant tout par peur de se laisser influencer par d'autres styles, ne serait-ce qu'inconsciemment, mais aussi parce que le talent des autres est un poids pour elle. «Cela crée parfois des situations gênantes dans les salons du livre, lorsqu'un auteur me complimente sur l'une de mes créations et que je ne peux lui retourner la pareille. Mais pour moi, l'enjeu est trop important», explique-t-elle. Elle préfère se plonger dans des romans pour adultes, notamment des romans policiers, ou admirer le travail des scénaristes en regardant des films, même si elle-même a signé plusieurs textes pour le petit et le grand écran, notamment ceux des comédies *Duo* et *Nez rouge*.

Des projets plein l'agenda, Sylvie Desrosiers ne compte pas ralentir de sitôt. Nous la quittons par un beau début de soirée, alors que l'odeur du poulet qu'elle avait mis au four avant l'entrevue se répand doucement dans la maison. Il lui faut maintenant sortir le chien, nourrir le lapin, prendre des nouvelles de fiston qui s'est réfugié au sous-sol, avant de recommencer à écrire, demain...